ISSN: 2992-1228 & EISSN: 2992-1287 https://asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/951

Revue de Didactique, Linguistique et Traduction

The french translation of Fofombadiko, My Betrothed, by Johary Ravaloson:

A brief critical analysis

Andriantsimahavandy Mino
Université des Etudes internationales de Xi'an, Chine
mimino1984@yahoo.fr
0009-0003-7140-4782

« Fofombadiko » is a novel written in 1954 by Emilson Daniel Andriamalala.

Highlights The novel has been translated by Johary Ravaloson, which made it known by a larger audience.

"Ma promise" is a convincing translation that is also faithful to the spirit of the original.

To cite this article: Andriantsimahavandy, Mino. (2026). La traduction en français de « Fofombadiko », « Ma promise » de Johary Ravaloson : brève analyse critique. *Revue de Didactique, Linguistique et Traduction, 4*(1), pp. 214-00. **DOI : https://doi.org/10.5281/zenodo.21158605**

Informations

Recieved
18/03/2026

Accepted
18/04/2026

Published
30/06/2026

Key words

"Fofombadiko"
"Ma promise"
E.D. Andriamalala
Johary Ravaloson
Traduction française
Analyse critique
Malgache

Revue de Didactique, Linguistique et Traduction publish under la licence Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International.

Abstract

"Fofombadiko" is a novel written by Emilson Daniel Andriamalala in 1954. The story follows a young man named Lala and his love for Lisy, a woman who is grieving the end of a prior relationship. Their romance unfolds against a backdrop of political tension in Madagascar, specifically during the 1947 insurrection against French colonial rule, when they are forced to flee from Senegalese tirailleurs who are pursuing them.

The narrative centers on Lala's affection for Lisy, who is emotionally distant due to her mourning. The evolving dynamic between the two characters explores the boundaries of love, desire, and emotional restraint within a fraught historical moment. The characters' personal decisions are interwoven with collective political pressures. The plot examines how individuals navigate duty to family and homeland when the national political landscape is unstable and dangerous. Support networks and acts of loyalty become crucial for survival in the face of danger. The intricate layering of personal emotion is reflected within a turbulent historical moment. The narrative's intensity is tied not only to romance but to the ethical and civic responsibilities that emerge in times of upheaval.

In 2020, the novel was translated into French by Johary Ravaloson, which helped disseminate Malagasy literature to a broader audience. The translation raises important questions about linguistic and cultural accessibility, as well as the translator's role.

The analysis draws on translation theory, particularly the ideas of Lawrence Venuti and Antoine Berman, who examine domestication (bringing a text closer to the target culture) and foreignization (preserving the source culture's estrangement). These frameworks illuminate the translator's balancing act: staying faithful to the original while adapting for readability and resonance with Francophone readers.

The balance between domestication and foreignization is not merely a stylistic choice but a decision with ethical implications. Domestication can make a text more accessible but may dilute cultural specificity; foreignization preserves originality but can alienate readers unfamiliar with the source culture.

The French translation broadens the audience for Andriamalala's work, enabling discussions about Malagasy literature within Francophone literary circles. This widening of reception can foster greater appreciation for Madagascar's literary heritage and its global relevance. The novel's interplay of intimate human relationships with political upheaval creates a multi-layered reading experience. Readers are invited to consider how personal acts of love and loyalty intersect with collective struggles for emancipation and self-determination.

The translation process raises questions about who gets to interpret and represent Malagasy literature. Translators act as cultural mediators, wielding significant influence over how Malagasy history and identity are perceived by a global audience.

The 2020 French translation is more than a linguistic conversion; it is a cultural negotiation that engages with major translation theories. Johary Ravaloson's work demonstrates how translators navigate fidelity, readability, and ethical responsibility to both source author and target audience.

Together, the novel and its translation contribute to invite ongoing dialogue about how translation can honor authenticity while enabling broader cultural exchange.

La traduction en français de « Fofombadiko », « Ma promise » de Johary Ravaloson :

Brève analyse critique

Résumé

« Fofombadiko » est un roman écrit par Emilson Daniel Andriamalala en 1954. L'histoire suit un jeune homme nommé Lala et son amour pour Lisy, une femme qui pleure la fin d'une relation antérieure. Leur idylle se déroule sur fond de tensions politiques à Madagascar, plus précisément pendant l'insurrection de 1947 contre le pouvoir colonial français, alors qu'ils sont contraints de fuir les tirailleurs sénégalais qui les poursuivent. Le récit est centré sur l'affection de Lala pour Lisy, qui se montre émotionnellement distante en raison de son deuil. L'évolution de la dynamique entre les deux personnages explore les limites de l'amour, du désir et de la retenue émotionnelle dans un contexte historique tendu. En 2020, le roman a été traduit en français par Johary Ravaloson, ce qui a contribué à faire connaître la littérature malgache à un public plus large. La traduction soulève d'importantes questions concernant l'accessibilité linguistique et culturelle, ainsi que le rôle du traducteur. L'analyse s'appuie sur la théorie de la traduction, en particulier les idées de Lawrence Venuti et d'Antoine Berman, qui examine la domestication (rapprocher un texte de la culture cible) et l'exotisation (préserver l'altérité de la culture source). Ces cadres conceptuels mettent en lumière le numéro d'équilibriste du traducteur : rester fidèle à l'original tout en l'adaptant pour en faciliter la lecture et susciter l'intérêt des lecteurs francophones. L'équilibre entre domestication et exotisation n'est pas seulement un choix stylistique, mais une décision qui comporte des implications éthiques. La domestication peut rendre un texte plus accessible, mais risque d'en diluer la spécificité culturelle ; l'exotisation préserve l'originalité, mais peut rebuter les lecteurs peu familiers avec la culture d'origine. La traduction française de 2020 est plus qu'une simple conversion linguistique ; c'est une négociation culturelle qui s'inscrit dans les grandes théories de la traduction. Le travail de Johary Ravaloson montre comment les traducteurs jonglent entre fidélité, lisibilité et responsabilité éthique tant envers l'auteur d'origine qu'envers le public cible. Ensemble, le roman et sa traduction contribuent à une meilleure compréhension du paysage littéraire malgache, invitant à un dialogue continu sur la manière dont la traduction peut honorer l'authenticité tout en favorisant un échange culturel plus large.

Mots clés : « Fofombadiko », « Ma promise », E.D. Andriamalala, Johary Ravaloson, Traduction française, Analyse critique, Malgache.

Introduction

« Fofombadiko » est un roman écrit par Emilson Daniel Andriamalala en 1954 et primé par le concours organisé par M. Akbaraly Daoudbhay en 1962. L'histoire relate les sentiments amoureux d'un jeune homme pour une femme qui, ayant fait le deuil d'un précédent amour, exige du jeune homme un comportement platonique et spirituel à son égard. En effet, la femme (surnommée Lisy par Lala, son prétendant) a vécu une relation épistolaire avec un homme de qui elle s'est refusée même à avoir une photographie, pour préserver un amour vrai et éternel qui ne repose sur aucun lien de ce monde. Les lettres se faisant plus rares et les échanges finalement interrompus, Lisy veut en connaître les raisons : on lui annonce que son correspondant est mort ! Le cœur brisé, elle fait la rencontre fortuite de Lala, qu'elle croyait être cet amoureux défunt. Lala, tombant lui aussi sous le charme de Lisy, est pourtant repoussé dans ses moindres élans et ne se sent pas de taille à rivaliser avec ce « fantôme », qui

s'insinue dans le sillage à chaque fois qu'il est seul avec Lisy. Lisy et Lala, forcés à fuir devant les tirailleurs sénégalais à la solde des colons français suite à l'insurrection des Malgaches de Moramanga en 1947, se retrouvent face à eux-mêmes dans la forêt. À travers les différents personnages qui les côtoient dans cette fuite et au-delà de la romance, le roman est empreint de discours sur Dieu, sur la définition du patriotisme, sur l'amitié, sur la trahison, sur la responsabilité que l'on doit assumer vis-à-vis de son prochain.

Johary Ravaloson, poète, écrivain et traducteur, a traduit « Fofombadiko » en 2020 vers la langue française dans un objectif primaire de diffusion culturelle. Ainsi, « Ma promise » devient l'un de ces rares ouvrages qui contribuent à l'ouverture de la littérature malgache sur le monde, du moins francophone. Comment est-ce que Ravaloson s'y est pris dans sa tâche de traducteur ? Se heurte-t-il, dans son travail, à la sempiternelle question du traducteur comme participant à amener le lecteur plus près de l'auteur de l'original sans déranger ce dernier ; ou, dans le sens inverse, à rapprocher l'écrivain étranger de son lecteur français et francophone tout en épargnant à celui-ci l'exotisme de l'œuvre originale ?

C'est en comparant divers passages de « Fofombadiko » et de « Ma promise » que cette brève étude va proposer une analyse critique de la traduction du chef-d'œuvre d'E.D. Andriamalala sous la plume de Johary Ravaloson.

1. Cadre théorique

1.1. Aperçu de la littérature malgache contemporaine

La littérature malgache procède d'une longue tradition orale. La langue malgache n'ayant été fixée qu'au XIXème siècle, et du fait de l'histoire coloniale de la grande île, les hommes de lettre montrent, pour la majorité, une préférence à écrire dans la langue de Molière. La traduction des œuvres écrites en malgache se fait pour la plupart des cas en langue française, et moins souvent en anglais, en italien, en allemand, etc. Les traducteurs sont encore peu nombreux et insuffisamment formés. De plus, le marché de la traduction se heurte encore à des problèmes financiers importants.

Emilson Daniel Andriamalala (1918-1979), poète et écrivain malgache contemporain, représente une voix majeure de la littérature malgache moderne. Son œuvre se distingue par un style à la fois lyrique et engagé, alliant la tradition orale à des réflexions sur la société, et explore en profondeur les questions d'identité ainsi que la vie rurale à Madagascar. Son œuvre, telle « Fofombadiko », est d'ailleurs inscrite dans le programme d'éducation à Madagascar.

Johary Ravaloson (1965-) occupe une place centrale dans la littérature malgache contemporaine, en tant qu'auteur, éditeur et traducteur. Bien que ses activités de traduction soient moins médiatisées que ses créations originales, elles contribuent de manière significative à la diffusion des littératures malgaches et francophones. Ravaloson dispose de deux atouts majeurs dans le domaine de la traduction, y compris lorsqu'il s'agit de ses propres œuvres : il navigue avec aisance entre la fidélité à la culture de son pays d'origine et une forme d'auto-exotisation destinée à séduire un public étranger. Chacune de ces stratégies comporte ses risques : l'une peut le rendre difficilement compréhensible, tandis que l'autre lui permet de tirer parti d'une adaptation légèrement commerciale.

1.2. Théories et stratégies de traduction

Les travaux de Lawrence Venuti et d'Antoine Berman se sont concentrés sur la question de la différence culturelle entre la langue source et la langue cible dans le processus de traduction, mettant en lumière le lien étroit entre idéologie, pouvoir culturel et stratégies de traduction. Ces recherches s'inscrivent dans une perspective critique qui dépasse la simple fidélité linguistique pour interroger les choix éthiques et esthétiques du traducteur.

Lawrence Venuti, s'inspirant des réflexions de Friedrich Schleiermacher, utilise les notions de « domestication » et d'« étrangéisation » pour désigner deux approches opposées de la traduction. La domestication, parfois qualifiée de « naturalisation », correspond à une stratégie qui adapte le texte étranger aux normes, valeurs et attentes culturelles de la langue cible. Selon Venuti (Venuti, 1995 : 20), cette approche vise à rendre le texte traduit transparent et fluide pour le lecteur cible, en minimisant l'étrangeté de l'œuvre originale. L'effet recherché est celui d'une lecture confortable, « invisible », où l'attention du lecteur se concentre sur le contenu plutôt que sur la médiation du traducteur. Schleiermacher (Schleiermacher, 1813/1992 : 41) avait déjà formulé cette idée en soulignant que, dans ce type de traduction, on cherche à ne pas déranger le lecteur et à rapprocher l'auteur du texte original de l'univers culturel du lecteur.

À l'inverse, l'étrangéisation, parfois appelée « dépaysement », consiste à maintenir et à mettre en valeur la singularité culturelle du texte source. Venuti (Venuti, 1997 : 242) décrit cette stratégie comme un moyen de préserver l'altérité du texte original en évitant de le conformer aux valeurs dominantes de la culture d'arrivée. L'objectif est de créer un effet de décalage qui rappelle au lecteur qu'il est en contact avec une culture étrangère. Cette approche correspond à la préférence de Schleiermacher (Schleiermacher, 1813/1992 : 42), qui considérait qu'il fallait laisser l'auteur le plus tranquille possible et amener le lecteur à rencontrer l'original tel qu'il est, dans sa différence.

Même si les termes employés pour désigner ces stratégies ont évolué au fil du temps, la problématique reste actuelle : jusqu'où la traduction doit-elle assimiler le texte étranger à la langue et à la culture cible ? Dans quelle mesure doit-elle signaler et préserver les différences culturelles ? C'est précisément cette tension qui a attiré l'attention d'Antoine Berman.

Berman partage l'inquiétude de Schleiermacher face à la tendance dominante de la traduction à gommer l'étrangeté à travers la « naturalisation ». Pour lui, le rôle éthique du traducteur consiste à « recevoir l'étrangeté comme étrangeté » (Berman, 2000 : 285). Il définit la mauvaise traduction comme celle qui « opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère » sous prétexte de rendre le texte compréhensible ou transmissible (Berman, 1984 : 17). Cependant, Berman observe également que le texte cible est rarement neutre : il est souvent soumis à un ensemble de déformations textuelles qui entravent l'installation de cette étrangeté et, par conséquent, limitent l'effet de dépaysement recherché.

L'influence de Berman se retrouve dans le travail de Johary Ravaloson, notamment dans la dimension théorique de sa pratique traductive. Ravaloson s'inspire de l'idée que la traduction ne doit pas seulement transmettre un sens, mais aussi faire percevoir au lecteur la spécificité culturelle de l'œuvre source, en respectant son étrangeté et son altérité.

2. Analyse critique de « Ma promise »

Le constat général fait sur « Ma promise » est que la syntaxe et la structure des phrases maintiennent parfaitement le rythme et la fluidité du texte original. Les découpages sont sauvegardés, les dialogues sont rendus linéairement.

Les différences se ressentent au niveau lexical. Nous allons voir comment le traducteur rend les références culturelles spécifiques grâce à deux moyens opposés pour atteindre ses objectifs. Dans un premier temps, Ravaloson adapte certaines expressions malgaches au lectorat français. Dans un second, il s'accroche au texte source en le suivant dans les moindres détails sans commettre le sacrilège d'y toucher. Un troisième choix dans la traduction tient de l'ordre de l'omission et de l'ajout d'informations.

Notons que les chiffres entre parenthèses indiquent le numéro de page, respectivement dans le roman original et dans la traduction française.

2.1. La domestication : le traducteur se libère du texte source

Dans le but de donner une lecture fluide du texte traduit à son lectorat francophone, Johary Ravaloson montre à plusieurs endroits de « Ma promise » son choix pour la stratégie dite de « naturalisation ». Nous avons relevé ici cinq exemples de cette stratégie.

Le texte source fait mention de « « praivetranao » sarobidy » (p.20) qui, déjà, contient un anglicisme à l'origine: le terme « (in) private » signifie ici les discussions épistolaires que Lisy aurait eu en privé, secrètement, avec son correspondant et défunt amoureux. La traduction « votre intimité fabuleuse » (p.6) rend le sens exact au public cible francophone qui a l'habitude de désigner sous le terme « intime » tout ce qui relève des sentiments et badinages amoureux entre deux adultes, qu'ils ne partagent avec personne d'autre.

La notion du temps est souvent assimilée à la gestion du temps qui passe indéniablement, à la ponctualité, au stress, etc. dans la civilisation occidentale. Au contraire, le peuple malgache comprend sous le terme de « temps » la jouissance d'être en vie, la patience, les relations sociales, etc. C'est cette dualité qu'un célèbre chanteur malgache explique par le fait que « la montre appartienne aux Occidentaux, mais le temps aux Malgaches ». D'ailleurs, les anciens Malgaches qui ne possédaient pas d'horloges ni d'indicateurs quelconques de marquage du temps, le mesuraient en fonction de la durée nécessaire à une action déterminée. Ainsi, « nefa koa indray mitono valala » (p.48), qui signifie littéralement « le temps de griller un criquet », signifie « peu de temps après » (p.35) est traduit de manière compréhensible et naturelle en français.

« Ry Ingahindriana ! » (p.78) est l'appellation des hommes d'une certaine prestance, souvent issus d'une lignée royale. Ravaloson l'a traduit sous « Monsieur » (p.67), un terme plus inclusif et plus générique pour désigner la gent masculine.

« hisy kabary hovakina » (p.100) est traduit en « il donnera un kabary» (p.90). Le kabary est un type d'art oratoire spécifique à Madagascar que l'on donne lors de cérémonies (mariage, circoncision, exhumation, etc.). La traduction est intéressante sous deux points. D'abord, le mot kabary n'a pas été traduit, mais juste mis en italique pour signifier que c'est un emprunt. Ensuite, dans l'original, « hovakina » sous-entend que ce kabary « serait lu ». La traduction de Ravaloson est donc doublement correcte, car on ne lit pas un kabary, on le donne.

« ny Malagasy tsy vaky volo » (p.113) signifie à l'origine une métaphore où les cheveux des citoyens malgaches ne sont séparés par aucune raie, et désigne tous les Malgaches de toutes les tribus et de toutes les castes. La traduction « les Malgaches sans distinction » aurait été suffisante. La version « les Malgaches sans distinction de cheveux » (p.101) de Ravaloson veut mettre le point sur les Malgaches ayant des textures capillaires différentes dans toute l'île. Les Malgaches dont il est fait question ici est donc l'ensemble du peuple.

2.2. L'étrangeté : le traducteur suit le texte source

À plusieurs reprises, Ravaloson choisit de maintenir l'altérité culturelle de « Fofombadiko ». Suivent des exemples qui illustrent cette stratégie.

Penchons-nous un instant sur le champ lexical du « rêve » :

« Injany miraondraona any ho any ny koranan'ny tompon-tany singantsinganin'ny hehy valaky ny tsonga-vavy tanindrana » (p.39) : « L'écho des palabres du village, émaillé des rires en cascades des femmes de la côte, me parvenait jusque dans mes presque-songes. » (p.27).

« Ny fandrenesana ny teny naloaky ny vavako, izay tsy nifanaraka tamin'ny nofinofinao » (p.48) : « Quand ce qui sortait de ma bouche ne correspondait pas à tes presque-songes » (p.36)

« nofinofiko » (p.66) : « mes presque-songes » (p.54).

Les trois exemples précédents soulignent le grand attachement que Ravaloson porte au terme de « presque-songes » (littéralement : « des rêves en devenir »), terme créé par Jean-Joseph Rabearivelo, père de la littérature moderne malgache et qui a donné son titre à l'un de ses recueils de poésie. Là où le terme de « rêves » aurait pu suffire, Ravaloson rend un éternel hommage à Rabearivelo. « Presque-songes » démontre la poétique de la traduction et introduit dans le texte en français une certaine altérité exotique, une nouveauté pour les lecteurs n'ayant jamais lu Rabearivelo.

« Misy ankizy niara-nihosim-bovoka tamiko fony kely ao » (p.53): « J'ai là-bas deux amis qui jouaient dans la poussière avec moi » (p.41). Voir aussi : « Fa na dia zaza niara-nihosim-bovoka aza izahay » (p.71) : « nous avions partagé la poussière de nos jeux autrefois (p.59) ». Pendant longtemps à Madagascar, les enfants jouaient dehors dans la poussière qui finissait par les couvrir entièrement jusqu'au moment où ils rentraient chacun à la maison. Dans ces deux extraits, la traduction de jouer dans la poussière est sauvegardée là où les Français seraient plus enclins à décrire ces jeux d'enfants par des jeux de bille.

« Veloma, Lemiaraka ! Veloma, Lefandro ! » (p.58) : « Reste en vie, Lemiaraka ! Reste en vie, Lefandro ! » (p.45). Le mot « veloma » est le mot malgache pour « au revoir », même s'il est vrai que littéralement, il signifie « reste en vie ! ». Mais dans cet extrait où la tension de l'insurrection monte, Ravaloson fait un jeu de tour intéressant en souhaitant aux deux personnages (Lemiaraka et Lefandro) de faire attention et de ne pas mourir dans la forêt où ils sont allés se réfugier pour mieux organiser l'insurrection.

« andefimandriko » (p.64) signifie « ma femme, mon épouse » en malgache. En faisant le choix de la traduction mot à mot, « celle-qui-couche-à-mes-côtés » (p.52), Ravaloson apporte une note exotique au passage.

« Ianareo mpianatra any an-dafy ireny » (p.86) : « Vous, les étudiants de l'au-delà des mers » (p.74) procède du même phénomène : « les étudiants internationaux » aurait été un choix certes clair et concis, mais qui supprime la distance, l'étranger, l'ailleurs, cet extérieur qui nous porte loin de Madagascar...

Contrairement à l'exemple temporel dans la section précédente qui a été adapté aux habitudes du public cible, on trouve dans les trois extraits suivants des exemples d'une traduction littérale de faits temporels, certainement pour orner la traduction de singularité culturelle :

« Tsy fantatra izay havoaky ny indray mitono valala aorian'izao » (p.92) : « On ne peut pas prévoir comment cela finira ; le temps de griller une sauterelle » (p.80)

« Tokony handray ny faharoapolo ranonorany avy izy roa » (p. 161) : Elles devaient en être à leur vingtième saison de pluie » (p.151)

« mielanelana ho tokony indroa mahamasa-bary » (p.121) : « Distants chacun de deux fois le temps de cuisson du riz ». (p.111)

La question est de savoir pourquoi dans certaines situations Ravaloson opte pour la naturalisation de ces faits, et pourquoi dans d'autres préfère-t-il l'étrangéisation. Quoi qu'il en soit, on comprend très bien que « le temps de griller une sauterelle » correspond à un relativement court espace temps ; que la « vingtième saison de pluie » correspond au vingtième printemps des personnages des jumelles ; et que « deux fois le temps de cuisson du riz » signifie qu'il faut un éloignement temporel plus grand. Ces trois expressions métaphoriques assaisonnent la traduction d'une saveur locale. La manière traditionnelle d'appréhender la notion du temps par les Malgaches est suggérée telle quelle aux lecteurs cibles de Ravaloson.

« Izao no namoriana anareo lafy valo e!" (p.104): « Écoutez pourquoi on vous a réunis, vous qui venez des huit côtés ! » (p.91) Les « huit côtés » sont une traduction littérale de « lafy valo » qui signifie les huit points cardinaux de l'île. Le terme « tout le territoire » (« vous qui êtes venus de tout le territoire ») aurait suffi à transmettre le sens de cette multiplicité des origines géographiques, mais Ravaloson veut transmettre une idiosyncrasie propre aux Malgaches.

« Taitra ny hambom-pon-dehilahy teo anoloan'ny mpiray firenena amin'ny tena naripaka ohatra ny valala » (p.79) : « L'orgueil des mâles cœurs se réveilla devant le drame des compatriotes massacrés comme des criquets. » (p.67). « L'orgueil des mâles cœurs » est une formulation que nous qualifions de maladroite. À la place, nous proposons « l'orgueil masculin » qui conviendrait mieux et simplement à souligner le fait que c'est un sentiment qui appartient proprement aux hommes.

«Ary izany ihany angamba no azo anazavana ny « hena-maso », ombalahy tsy sahin'ny Malagasy rehetra ifanandrinana» (p.85): « C'est peut-être ça la "honte des yeux", le taureau qu'aucun Malgache n'ose affronter… » (p.72) Johary Ravaloson a opté pour la traduction mot à mot du terme « hena-maso », en la mettant entre guillemets, sans annotation ; une notion pourtant typique de la culture malgache et qui mériterait une explication : le « hena-maso » est la honte qu'un individu ressent lorsqu'il a peur de décevoir ou de perpétrer des actes qui vont à l'encontre des valeurs ancestrales. La métaphore animalière aide cependant à décrire

partiellement ce sentiment comme étant un sentiment négatif, que l'on tient coûte que coûte à éviter.

« no manao volo ngita mifandray tendro amin'ny Vazaha ! » (p.94) est une métaphore illustrant celui qui agit en complicité avec les Vazaha, c'est-à-dire avec les étrangers blancs: « C'est pourtant eux, marmonnait-il, qui se lient comme des cheveux crépus avec les Vazaha !... » (p.94) est une traduction littérale qui a pour but de conserver l'exotisme à deux endroits du texte: « cheveux crépus » (volo ngita) et « Vazaha ».

2.3. Omission et ajout

Johary Ravaloson, en traduisant « Fofombadiko », n'a jamais eu recours aux notes de bas de page ni de fin d'ouvrage, pensant certainement ainsi permettre une lecture lisse et ininterrompue. De même, il ne fait appel à aucune adaptation explicative. Les rituels, les personnages typiques, les noms propres n'ont subi aucune altération par révérence à l'auteur de l'original et aussi certainement pour conférer au lecteur le sentiment d'être face à un texte d'origine étrangère.

La gestion des références culturelles par Ravaloson oscille entre omission et ajout. Ses choix délibérés de « non-traduire » se retrouvent à quelques endroits de l'ouvrage Ainsi, par exemple :

« tabataba » (p.52) : « *tabataba* » (p.40) L'ajout de l'italique est une marque de l'emprunt, auquel n'est adjointe aucune explication. Cependant, le contexte nous laisse comprendre qu'il s'agit des troubles et émeutes ayant eu lieu à Moramanga.

« ka hatramin'ny halaboankazo sy ny mifampitoraka antsoro ! (p.59): « au tir de boules d'antsoro, ces herbes aux feuilles collantes dont nos parents se servaient pour nous guérir de la colique » (p.47) Cette fois-ci, le mot malgache (« antsoro ») est laissé tel quel mais suivi d'une annotation absente dans le texte original.

« Ma promise » fait état de quelques phrases ou de passages omis dans la traduction. Néanmoins, cela n'affecte en rien l'essence de l'œuvre sur son plan macroscopique. Ainsi :

« Fa… ahoana ? hoy aho toy ny nilatsaham-baratra » (p.72) : « Mais…comment ??! » (p.60) L'effet de surprise dans « tel foudroyé » (nilatsaham-baratra) est élagué après la question « comment ». Pour compenser, Ravaloson s'est permis de changer la ponctuation en doublant le point d'interrogation et en ajoutant un point d'exclamation, supplantant à l'incrédulité et au grand étonnement du personnage.

De même, la partie de phrase « ny feonao feno angola sy tambitamby niantso ahy » (p.76) a tout simplement été occultée à la page 64 de « Ma promise ». Ravaloson espère que sa traduction de la phrase précédente ne nécessite pas celle de « avec ta voix qui m'appelle, emplie de caprices et de cajolements ».

« Fa dia zava-dehibe mihitsy ve, lehiretsy, hoy aho, izany tany Moramanga izany? » (p.78): La simple question « C'est donc si grave ? » (p.67) n'explicite pas le lieu du danger, à savoir « ce qui s'est passé à Moramanga ». Toutefois, le lecteur averti peut conjecturer que les événements dont il est question ont pour cadre la ville de Moramanga.

« Lala havako !... hoy ianao nanapaka ny teniko sady nanoroka ny handriko.» (p.150): La suite de « Mon Lala aimé! » (p.140) ignore complètement la description : « dis-tu en

m'interrompant et en baisant mon front ». Mais pour Ravaloson, ce n'est sans doute qu'un détail…

« Ny Baiboly no mialoha ny tafondro ?... » (p.73): la traduction « On adoucit avec la religion avant de terrasser par les armes? » (p.61) ne mentionne pas la Bible, mais peut-être que par 'religion', on entend son livre symbolique.

Les six éléments d'analyse qui suivent sont des occurrences où le traducteur se donne la latitude de l'ajout, dans le but d'éclaircir le texte là où il pensait qu'il n'était pas suffisamment précis.

La demi-phrase « hoy ianao nibanjina ahy tsara sy toy ny nihantsy ady » (p.72): « Au cas où j'aurais pu croire à de la provocation, tu me fis comprendre tout de suite que je me trompais, pour le moins, d'interprétation. » (p.60) La provocation est bel et bien là (« niantsy ady»). Par contre, il n'est spécifié nulle part dans le texte source que le narrateur fait un écart dans son raisonnement, objet de réprimande de la part de son interlocutrice.

La description faite à la page 159 du personnage de Maxime est assez surprenante en français : « Nanjary mpidoroka Maxime, ary mahatsiravina na ny mijery azy fotsiny aza, fa ny fitafiany tsy zarizary, ny tenany sady mahia no tsy vanona!... ». « Il n'est pas beau à voir, il se tient et s'habille comme un rastaquouère. » (p.148) Le mot de « rastaquouère » n'a été mentionné nulle part, c'est une interprétation de Ravaloson qui fait un drôle de raccourci entre un ivrogne et un rastaquouère !

Le dernier paragraphe à la page 198 a fait l'objet d'une explicitation, car Ravaloson ajoute « faut-il te dire qu'il fut agité ? » (p.189) en parlant du sommeil du personnage principal, au moment où il a recroisé le chemin de son ami d'enfance.

« kilalao maivana » (p.32) : « un jeu léger de rien-du-tout » (p.18). « De rien-du-tout » est un ajout car « un jeu léger » ne dit pas de quel jeu il s'agit, à l'instar de « jeu de billes », « jeu de go », etc.

Enfin, tout le dernier paragraphe à la page 156 de « Fofombadiko » où la femme de Roger, Français et ami d'enfance de Lala, explique leurs mésaventures à elle et à son mari en allant à Antananarivo pour les affaires, ne fait pas mention de la nationalité de Roger. Ainsi, on trouve à la page 146 de « Ma promise » : « Pourtant, mon mari est un Vazaha natif de l'île, un « fils de la terre » ». Cette phrase a été rajoutée pour préciser que Roger n'est pas n'importe quel « Vazaha », mais un Vazaha déjà assimilé.

3. Résultats

L'analyse des choix de traduction présentée dans la partie 3 précédente met en évidence la fidélité de Johary Ravaloson à l'œuvre originale, plutôt qu'une adaptation visant à répondre aux attentes du lectorat francophone de « Ma promise ». En effet, le traducteur choisit de rester très proche du texte source, privilégiant la conservation des structures, du lexique et du registre de langue, plutôt que de remodeler le récit pour le rendre plus familier ou accessible à un public français. Cette approche montre que Ravaloson ne cherche pas à adapter le texte à un lectorat cible, mais plutôt à transmettre l'œuvre malgache dans sa singularité et son intégrité culturelle.

Les passages analysés dans la partie 3 démontrent une remarquable constance dans cette fidélité. Qu'il s'agisse de la syntaxe, des choix lexicaux ou du registre de langue, la traduction

conserve la plupart des éléments du texte original sans provoquer de perte significative de contenu. Le rythme, le style et le ton du roman sont également respectés, ce qui contribue à maintenir l'empreinte narrative de l'auteur. Même si notre étude s'est davantage concentrée sur l'analyse lexicale que sur la syntaxe ou la grammaire, il apparaît clairement que la traduction ne modifie ni la dynamique narrative ni la manière dont les dialogues et les interactions entre personnages sont rendus.

Les références culturelles spécifiques, inhérentes au contexte malgache, sont gérées de manière à produire chez le lecteur francophone un effet de rencontre avec une culture étrangère. Ravaloson favorise ainsi l'altérité, permettant au lecteur de percevoir la « malgachitude » du roman et d'appréhender plus profondément les enjeux culturels et historiques qu'il véhicule. Par cette fidélité, le traducteur crée une expérience de lecture où le lecteur est invité à découvrir un univers qui lui est initialement étranger, sans que l'œuvre perde pour autant sa lisibilité ou sa cohérence.

« Fofombadiko », qui constitue un pilier du roman malgache contemporain, a été magnifiquement retranscrit en français par Ravaloson. La traduction « Ma promise » peut être considérée comme réussie dans sa mission première : rendre accessible un chef-d'œuvre littéraire malgache à un public francophone tout en respectant l'essence de l'original. L'œuvre traduite préserve la voix des personnages et leur personnalité, sans altérer le récit ni la structure narrative. L'atmosphère particulière du roman — où s'entrelacent histoire d'amour et tensions liées à la soudaineté d'un soulèvement populaire malgache, et aux bouleversements qu'il entraîne dans la vie quotidienne des personnages — est maintenue avec fidélité. La traduction parvient à transmettre les mêmes émotions et la même intensité dramatique que le texte source.

En favorisant l'altérité et en respectant les spécificités culturelles du texte original, la traduction de Ravaloson offre au public français et francophone une véritable ouverture sur la culture malgache. Les lecteurs peuvent ainsi appréhender l'histoire, la société et la littérature de Madagascar à travers un prisme authentique. À travers son travail, Johary Ravaloson a permis non seulement la circulation d'un chef-d'œuvre littéraire, mais aussi une valorisation de la culture malgache encore peu connue à l'international. Sa traduction constitue une fenêtre sur le monde, enrichissant la compréhension de cette civilisation et stimulant l'intérêt pour son patrimoine littéraire et historique.

Conclusion

La brève analyse de la traduction en français du roman majeur d'E.D. Andriamalala, « Fofombadiko », met en lumière un choix stratégique clair de la part du traducteur : l'étrangéisation. Johary Ravaloson opte délibérément pour une traduction qui fait sentir au lecteur qu'il est en présence d'une œuvre étrangère, préservant ainsi la spécificité culturelle malgache au sein d'un système littéraire français déjà largement codifié et canonique. Cette stratégie se manifeste notamment par la décision de ne pas traduire certaines notions-clés du texte ou de ne pas les expliquer systématiquement à travers des notes ou des annotations. Ces omissions ne sont pas des lacunes, mais un choix conscient visant à transmettre un « parfum » malgache, une saveur culturelle que le lecteur francophone découvre en même temps qu'il lit.

« Ma promise » constitue ainsi une traduction convaincante et fidèle à l'esprit de l'œuvre originale. Les retours du lectorat et de la critique ont souligné l'efficacité de cette

approche, qui permet de conserver jalousement l'essence de « Fofombadiko ». L'esprit d'Andriamalala, ses rythmes narratifs, ses expressions et ses références culturelles, sont transmis au lectorat étranger sans que la traduction ne neutralise la singularité malgache. Cette fidélité contribue à ce que la lecture demeure une rencontre authentique avec la culture et l'histoire malgaches.

Au-delà de la fidélité linguistique et stylistique, la traduction vers des langues dominantes comme le français joue un rôle stratégique dans le paysage littéraire mondial : elle permet aux littératures périphériques, souvent marginalisées, d'acquérir une visibilité et une reconnaissance accrues au sein du polysystème littéraire international. Dans ce contexte, le traducteur ne se limite pas à la transmission d'une langue, mais devient un acteur culturel et littéraire essentiel, un médiateur qui offre aux auteurs moins connus une plateforme pour atteindre un public plus large. La tâche du traducteur est donc à la fois linguistique et éthique : il s'agit de respecter l'œuvre originale tout en lui conférant une visibilité qui transcende les frontières linguistiques et culturelles.

Nous espérons que cet article suscitera chez nos jeunes chercheurs la curiosité et l'intérêt de s'engager dans l'étude d'autres écrivains malgaches. La littérature malgache, riche et diversifiée, mérite d'être explorée et valorisée à travers de nouvelles traductions et analyses, afin que ses voix uniques puissent trouver un écho sur la scène littéraire internationale. La traduction, dans ce sens, devient un véritable outil de circulation culturelle et un vecteur de reconnaissance pour les auteurs et les traditions littéraires qui restent encore largement méconnus à l'étranger.

Références bibliographiques

Andriamalala, E.D. (1954/2018). *Fofombadiko*. Librairie mixte, réédition.

Berman, A. (1984). *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique.* Editions Gallimard.

Berman, A. (2000). La traduction comme épreuve de l'étranger. In Venuti L., *The Translation Studies Reader*, pp. 284-297. Routledge.

Ravaloson, J. (2020). *Ma promise*. Editions Dodo vole.

Schleiermacher, F. (1813/1992). On the different methods of translating. In Schulte R. et Biguenet J., *Theories of Translation. An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, pp.36-54. The University of Chicago Press.

Venuti, L. (1995). *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. Routledge.

Venuti, L. (1997). The American tradition. In Baker M., *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, pp.305-315. Routledge.

Mino Andriantsimahavandy

Mino Andriantsimahavandy est Maître de Conférences à l'Université des Études internationales de Xi'an, Chine. Titulaire d'un Doctorat d'Anglais de Central China Normal University, Wuhan, elle s'intéresse aussi à la Linguistique et à la Linguistique appliquée.